***« Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts ;***
***Les morts, au contraire, instruisent les vivants »***
(François René de Chateaubriand, « Mémoires d'outre-tombe »)

***« […] c'était une maladie à paliers, un très long escalier qui menait assurément à la mort mais dont chaque marche représentait un apprentissage sans pareil […] »***

(Hervé Guibert, « À l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie »)

# La Transaction

***« Mais demain, je s'rai loin***
***Alors dis-moi, dis-moi vite***
***Que tes mains, ce sont mes mains***
***Que mes yeux, ce sont les tiens***
***Tes mots les miens.***
***[…]***
***J'm'en vais, tu pars***
***Mais je sais qu'un jour, quelque part***
***Une rue, une gare***
***On se retrouv'ra comme hier***
***Ensemble on vieillira, j'espère***
***Oh, oh, je voudrais que tu m'enterres***
***Oh, je voudrais que tu m'enterres.***
***[…]»***

(« Que tu m'enterres », Françoise Hardy)

Les dalles gris anthracite du port formaient leur puzzle immuable. Elles luisaient parfois au détour d'un voilier dont les mats jouaient avec un soleil qui peinait à déchirer un ciel pluvieux. Cette géométrie aléatoire demeurait à la fois rassurante et source d'angoisses : elle montrait une fois de plus combien la mémoire inscrivait dans le marbre des détails insignifiants mais comme autant de repères rassurants, et elle confirmait le caractère figé de certaines choses. Arthur connaissait ces dalles par cœur, depuis son enfance. Il les avait arpentées bien souvent au bras de son grand-père ou pour aller retrouver des copains. Petit, il jouait avec en les imaginant fragiles, comme autant de pièges semés là par un ennemi invisible qu'il fallait éviter à tout prix ; un jeu d'équilibre incompréhensible aux yeux d'adultes souvent trop prompts à oublier leurs premières années mais dans lequel il risquait sa vie à chaque fois, et dont il ressortait souvent vainqueur. Il avait toujours besoin d'inventer, d'imaginer, de transposer le monde réel comme pour mieux appréhender la crainte incontrôlable

qu'il lui inspirait. Une raison qui pouvait expliquer la fascination qu'imprimaient sur lui la science-fiction, les mythologies grecques et égyptiennes ou les héros des comics américains. Il aimait ces légendes anciennes ou modernes qui mêlaient exploits chevaleresques, conflits internes et quêtes initiatiques. Et l'enfant qu'il était se prenait souvent pour le Chevalier Noir ou un chevalier Jedi.

C'était en adulte qu'il marchait aujourd'hui sur ce sentier familier qui bordait les embarcations de saisonniers avides d'embruns et d'une liberté achetée au prix fort. Lui n'avait jamais ressenti l'appel du large, ses rares expériences de marin amateur s'étant soldées à chaque fois par des nausées atroces. Il se surprenait cependant à rêver parfois devant tel ou tel yacht, dont la majesté affichait une arrogance assumée, et il s'imaginait aisément vautré sur le pont dans un transat en toile d'un blanc cassé, profitant du soleil et d'une relative tranquillité, un cocktail à la main. Un véritable cliché qui l'affligeait autant qu'il l'attirait. C'était le mois d'avril et la saison ne faisait que reprendre : quelques terrasses de café commençaient à germer çà et là, tandis que de vieux amoureux marchaient d'un pas langoureux, serrés l'un contre l'autre pour ne pas avoir trop froid. De ces couples qui vous charment par leurs enlacements aussi puissants et sincères qu'aux premiers jours. De ces couples qui vous font croire à l'amour tout en vous questionnant sur son mode d'emploi. De ces couples qui semblent avoir dépassé les épreuves et le superflu pour ne garder que l'essence même de ce qui peut lier deux êtres.

L'été s'annonçait dans quelques semaines mais pour l'heure, il fallait encore affronter les caprices printaniers. Arthur retrouvait avec bonheur cette ambiance pré estivale qu'il n'avait pas connue depuis des lustres. Il ressentait la vie qui reprenait lentement mais immanquablement, avant l'agitation frénétique de juillet et d'août. La ville endormie sortait peu à peu de son hibernation traditionnelle, et être témoin de cette renaissance lui procurait un plaisir immédiat, gratuit. La machinerie se remettait en route et il retrouvait l'ambiance d'un théâtre où chacun s'affaire afin de préparer le spectacle, s'assurant que chaque détail fût réglé au millimètre près. Un long spectacle de quelques mois en l'occurrence. Quelques coups de peinture par ci, des bruits de marteau par là, le manège des serveurs qui initiaient le rituel quotidien de l'installation des terrasses… Il demeurait un fidèle spectateur, attentif aux nouveaux

décors et nostalgique des boutiques disparues. Le principal port de plaisance conduisait à une zone technique où les navires révélaient leur entière nudité, suspendus sur des structures métalliques comme des animaux préhistoriques dans un muséum. Un atelier à ciel ouvert aux odeurs qui vous agressent les narines, véritable enchevêtrement de métal et de bois. L'alignement de ces carcasses offrant leurs flancs aux promeneurs et aux ouvriers lui faisait penser à un cimetière. Il avait toujours eu du mal à comprendre comment certains flâneurs pouvaient y passer des heures entières. Il fallait quitter la promenade qui longeait cette scène particulière pour atteindre les bords de mer. Après quelques minutes de marche facile, on quittait le bitume et la récompense s'offrait aux visiteurs. La vue qui s'ouvrait alors devant vous vous saisissait à chaque fois par sa beauté presque sauvage, une beauté inattendue dans ce paysage de béton : la Méditerranée ondulait sous les rayons paresseux, depuis Sète jusqu'aux côtes espagnoles. Au plus près de la terre, elle se colorait de jade en laissant apparaître sa faune timide, sa flore ondulante et des blocs de roches volcaniques immergés depuis des siècles et qui faisaient le bonheur des plongeurs amateurs. Une crique se déroulait comme un croissant de lune, délimitée par des rochers aux contours prenant des airs de monstres légendaires. Arthur y avait pour sa part discerné la tête d'un dragon, reposée sur la mer, les naseaux prêts à cracher un feu d'enfer, le reste de la falaise pouvant aisément représenter son corps en train de garder un écrin précieux.

Arthur surplombait la bête et s'apprêtait à marcher sur son épine dorsale. Il s'interrogeait depuis un moment sur le bien-fondé de sa venue : avait-il raison de choisir cet endroit plutôt qu'un autre ? Et ce voyage quasi clandestin, sa nature était-elle propice à réparer tant d'années d'aveuglement, d'immobilisme ? Ces questions l'angoissaient profondément car il ressentait l'instant comme grave, important du moins. Il pensait qu'il ne devait plus se tromper au regard de ces onze ans passés à tourner autour du pot. La météo continuait de jouer les apprentis sorciers. Des nuages bas et épais se laissaient parfois déchirer par le soleil, et la magie s'installa soudain au-dessus du dragon endormi : un arc en ciel surgit avec une vigueur rare. Le phénomène était saisissant de beauté : les couleurs avaient une intensité presque irréelle et les deux pieds s'ancraient dans l'eau calme de la crique. Arthur fut d'abord émerveillé par cette magie ainsi dévoilée sous ses yeux ; puis il songea aux

interrogations qui étaient les siennes et il se mit à sourire. Il intériorisa l'instant et reprit sa marche sans l'ombre d'une hésitation : c'était bien là, il ne s'était pas trompé. *L'autre* lui confirma instantanément son impression ; ils parvenaient à présent à atteindre une certaine unité et ils en vivaient là une parfaite illustration.

Au milieu de l'épine dorsale se trouvait l'entrée d'un escalier qui permettait de descendre sur la plage en contrebas. L'édifice était étroit, très abrupt et presque difficile à trouver, ce qui faisait toujours penser à Arthur, lorsqu'il était gamin, qu'il s'agissait d'un passage secret. À l'époque, il passait ses vacances à dévorer les aventures du Club des Cinq et chaque décor devenait pour lui une aventure en soi. Il en avait ainsi imaginé quelques-unes, notamment en contemplant le fort qui se dressait au large de la côte et qui devenait dans son esprit le repaire de dangereux contrebandiers, que Claude et sa bande n'auraient aucun mal à débusquer. Il emprunta donc le passage " caché " pour arriver enfin sur le sable. Celui-ci était d'une couleur sombre, trace des activités volcaniques de la région, et d'un aspect gros et lourd, le pied s'enfonçant profondément à chaque pas. Son avancée abrupte dans la mer en surprenait d'ailleurs plus d'un qui se retrouvait avec la cheville ensablée et de l'eau jusqu'aux genoux en une seule enjambée. Arthur prit d'abord le temps d'admirer ce qui l'entourait et qu'il n'avait pas revu depuis quelques mois. Il respirait à pleins poumons cet air iodé si particulier et que son odorat identifiait immédiatement. Il avança lentement vers l'eau qui caressait doucement la berge. Il la fixa à son tour, fasciné qu'il était par ce spectacle perpétuel du flux et du reflux. Le bruit des vagues achevait de l'hypnotiser : il était arrivé et le voyage en valait la peine. L'arc en ciel restait suspendu dans l'air ; Arthur avait l'impression qu'en avançant dans l'eau, il pouvait presque en saisir une jambe. La nature semblait se déchaîner pour lui offrir cette carte postale unique. Il marcha un peu en direction de l'Est. Sa main s'empara du petit sac qu'il avait glissé dans sa poche extérieure droite et le serra fortement. Arthur sortit l'emballage et éprouva le besoin de le presser contre son cœur en respirant très fort, de sorte qu'une légère chaleur emplit sa paume. Il était apaisé, heureux, des larmes de joie au bord des yeux. Il regarda la mer à nouveau, ouvrit le petit sac et prit une poignée de son précieux contenu dans la main droite. Il la referma aussitôt pour ne rien perdre et s'avança avec cérémonie. La mer était calme, sans agressivité, comme si elle était prête à recevoir l'offrande

qui allait lui être faite. Arthur s'accroupit et tendit la main dans ce morceau de Méditerranée. Il prononça quelques mots et relâcha ses doigts de sorte que ce qu'ils contenaient se mêla à l'eau pour finir par disparaître avec elle. Le jeune homme sourit à nouveau, comme lorsque l'on dit au revoir à quelqu'un que l'on sait devoir quitter pour un long moment. Il se releva et resta ainsi quelques minutes, sourd à tout bruit extérieur, seul avec *l'autre*. La plage demeurait déserte, comme si le passage secret s'était refermé derrière lui pour lui permettre de vivre ce moment dans une solitude nécessaire. Il leva les yeux au ciel pour revoir les sept couleurs étincelantes, sourit encore une fois et reprit le chemin de l'escalier. Il remonta tranquillement avec un sentiment de soulagement intense qui allait bientôt céder le pas à une grande fatigue.

Il quitta le dragon endormi, chargeant la bête de veiller sur son nouveau trésor, et redescendit en direction du port. La tension interne s'évacuait doucement. Dans un ultime réflexe, il se retourna pour voir une dernière fois ce paysage enchanteur. C'est alors qu'il vit l'arc en ciel se dissoudre comme de l'encre dans un verre d'eau, pour finir par disparaître entièrement. Ses yeux s'embuèrent une fois de plus, il se mordit la lèvre inférieure et reprit la route. Il avait tenu bon, le rendez-vous avait eu lieu. Il souhaitait à présent effacer ces années d'incrédulité, passées à errer dans des méandres destructeurs. Il lui avait fallu du temps pour en arriver là. Il s'en voulait beaucoup mais à quoi bon finalement. Accepter que celui que vous aimez vous ait quitté pour toujours n'était pas chose aisée, il l'avait compris depuis longtemps mais ne pensait pas qu'il lui faudrait payer un tel prix. Qu'avait-il fait de toutes ces années ? Pourquoi n'avait-il pas accordé ne serait-ce que quelques secondes à tous ces signes qu'il avait croisés et laissés sur le bas-côté ? La peur peut-être, mais la peur de quoi ? De lui-même ? D'être enfin heureux ? Et que dire de *l'autre* ? Il réalisait plus que jamais combien ce grand malheur l'avait enfermé dans une douce prison, un repli venimeux inaccessible aux autres et qu'il avait entretenu malgré lui. La solitude qui avait été la sienne avait des atours charmants dont il ne percevait alors pas les revers. Vivre chaque jour avec l'image presque vivante de cet homme le rassurait mais réduisait à néant toute nouvelle perspective. Des fondations de sable qui détruisaient irrémédiablement chaque nouvelle entreprise.

Ses pensées alternaient de regrets amers en certitudes plus constructives. Un va et vient permanent qui le minait et auquel il décidait de mettre un terme, ou du moins d'essayer. Et quand les jours étaient au grand beau temps, il se surprenait à afficher sa fierté. Il n'était pas le super héros ou le chevalier de son enfance mais il cherchait sans cesse dans les replis de l'humain la moindre pépite, le moindre trésor, à la manière d'un archéologue acharné et convaincu de l'utilité de son œuvre. Une besogne d'orfèvre qu'il s'appliquait d'abord à lui-même, cherchant obstinément à savoir ce qu'il avait dans le ventre. Il était pour cela capable de s'infliger les pires tortures mentales, de foncer tête baissée dans le mur pour vérifier si cela faisait vraiment mal. Il espérait simplement être à présent apaisé : oui, c'était toujours le mur qui gagnait en définitive, il le savait. Il fallait donc ruser, le contourner, l'escalader, le dynamiter, qu'importe ! Mais avancer. Produire et non détruire. Il se sentait à présent l'âme d'un bâtisseur et se retrouvait devant les plans d'une cathédrale qu'il imaginait majestueuse et immense. Il se vidait de ce sable qui l'alourdissait pour se donner la chance d'entreprendre quelque chose de durable, en apprenant du passé pour affronter son avenir.